LIBRES MOTS

La revue du Capital des Mots



N°2

Juin 2024

Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Alexis Bottemer
- Catherine Bierling
- Jean-Paul Botta
- Isabelle Camarrieu
- Emmanuelle Gondrand
- Anna Civert
- Bruno Sourdin
- Sétphane Casenobe
- Sandrine Davin
- Gilles Fortier
- Marie Remande
- Dana Shishmanian
- Alain Clastres
- Emmanuel Berland
- France Burghelle-Rey
- Jacques Lucchesi
- Jacques Merceron
- Évelyne Charasse
- Patrick Chavardès
- Jacqueline Persini
- Carolyne Canella
- Corinne Tisserand-Simon
- Françoise van Herreweghe
- Didier Ayres
- Émilie Dautremer
- Nicolas Waquet
- Joëlle Thienard
- Khaled Miloudi
- Marianne Duriez
- Bernard Grasset
- Cathy Jurado
- Henri Le Guen
- Rachel Hinterlang
- Gabriel Zimmermann
- Charlotte-Rita
- Sacha Zamka
- Lydia Padellec
- Jean-Louis Guitard
- Mireille Fargier-Caruso

Les poètes du Capital des mots
- Frédéric Dechaux
- Alix Leman Enriquez
- Pascal Hermouet
- Marie-José Pascal
- Jad Seif
- Mireille Podchlebnik

Photo de couverture de Véronique Lanycia
Encre de Marc Bergère

Édito

Dans un contexte de temps maussade, au propre comme au figuré, quand les nuages du ciel ne suffisent plus pour nous inquiéter, que peut la poésie pour aller contre ce qui oppresse et déstabilise ? Il suffit qu'on se souvienne des mots du poète palestinien Marwan Makhoul :

> « Pour écrire une poésie
> qui ne soit pas politique
> je dois écouter les oiseaux
> Et pour écouter les oiseaux
> il faut que le bruit du bombardier cesse. »

Pensons également aux poètes ukrainiens dont le classique Taras Chevtchenko qui écrivait au 19e siècle, dans son poème *Le Testament* que tous ses compatriotes connaissent :

> « Vous, enterrez-moi, levez-vous,
> Brisez enfin, brisez vos chaînes,
> La liberté, arrosez-la
> Avec le sang de l'ennemi.
> Plus tard, dans la grande famille,
> La famille libre et nouvelle,
> N'oubliez pas de m'évoquer
> Avec des mots doux et paisibles. »

La poésie est force de résistance dans toutes ses acceptions. Elle dit pour aller de l'avant, pour sortir des sentiers battus, pour proposer et construire une humanité qui n'a plus peur d'elle-même et tend la main à toute sa diversité.

À l'heure de la publication de ce numéro 2 de Libres Mots se tient place Saint-Sulpice à Paris, le 41e Marché de la Poésie où est rassemblée une grande part des forces vives de cette dernière. Puissent-elles trouver un accord fédérateur pour être à la hauteur des enjeux d'une société bouleversée et inquiète !

Au fil des pages de ce numéro, des voix aux intonations diverses se succèdent qui disent toute la palette des sentiments humains. Elles constituent une force de proposition pour rester à la hauteur de l'avenir et des espoirs à ne pas perdre.

Éric Dubois & Pierre Kobel

Alexis Bottemer

Pays blanc

Je sors !
s'entrouvre partout au pourtour de mes rétines
un cosmos tout blanc
comme un lagopède au nord sous un pays de toundra
s'ouvre
le monde
entour

l'aile blanche et muette.

Je sors l'air est large et béni !
Aucun odorat digne de ce parfum cosmique !
et blanc et neige, neige rose d'un cœur en proie à la beauté.
Je ne sais si tout gèle autour,
si tout fond ! autour
Ouvre les bras : est-ce que tu cristallises ainsi ?

La neige,
La neige,
La neige, ce manteau de montagne comme un oiseau patient
sur un astre ancien.
Je suis droit dans la blancheur, mon cœur
n'a rien à dire tout est millénaire !
Ils se plaignent.
Mais regarde le million d'âge qui nous entoure

Quelle est cette planète j'ai touché un pôle

un Sanctuaire où la glace est reine
et des rennes chevauchent les flancs des cimes.

Ô virginités boréales, est-ce là un col illuminé dans les hauteurs,
Céleste, silence.
Ai-je encore le droit d'être un Homme ?
Et non plus une âme, seulement.
Ai-je le droit de boire ce vin chaud qui m'attend, sur la table, près du feu ?
Le vrai monde n'est-il pas là, qui m'aspire, qui n'attend que mon corps à blottir contre lui dans le froid ?

Attendre le soleil, la brume.
Être lové dans un mutisme sauvage.
Attendre.
Ai-je le droit d'être un homme ?

Alexis Bottemer :

Né en 1995, ingénieur de formation, il est poète avant le reste, grand voyageur et proche de la nature.
Il écrit : « Ma poésie est née de la confrontation brutale entre un besoin vif de feuillaison et de printemps, et un saut naïf dans le bitume. »

Catherine Bierling

L'ascension du Montgrillet

La pente devient plus abrupte
Le soleil me laisse le temps
D'y crapahuter
Sereine et emplie
D'orgueil comme si j'avais
Vaincu le Nanga Parbat
Les souhaits rétrécissent
À mesure de l'avancée en âge.
«Tu as encore le privilège de respirer
Alors tu vas pas nous pleurnicher
Que tu ne sautes plus sur les cailloux
Comme un cabri feu-follet!»
(Je revois l'aïeule du village, debout sur sa terrasse
Se gorgeant de soleil
Satisfaite
Bientôt cent ans et toujours pas envie de raccrocher)
Les cailloux me brisent l'échine
La chaleur m'écrase la poitrine
La montée fracasse le respir
Mais au sommet
Il y a mille papillons, orange, citron
Des mouches, des bourdons
Vrombissements d'avion
Arrivée d'une brume d'orage
Pit, pit, pit d'un oiseau de passage
Petit vent agitant les brins d'herbe
L'ombre disparaît de ma page
L'arbousier oscille ses feuilles
Besoin de silence
Avec moi-même, refaire connaissance
Renouer avec mon squelette
Tout bien goûter
Jusqu'à la lie
L'hallali?
Volupté d'exister
Parmi les herbes et les senteurs
Parmi les mouches éphémères
J'ai tracé mon chemin
Enduré galères, éblouissements
Lents désespoirs
Soleil voilé
C'est encore soleil
Je ne suis pas oiseau
En pensée je m'accroche à leurs ailes
Et franchis
Les espaces entre les vallées

Je ne connaîtrai jamais
Le vrai secret
Mais je suis solidaire de mon astre
Je l'accompagnerai
Jusqu'à ce que les cris discordants
Des fiers paons
S'éteignent dans le noir
Je filerai au long des jours
M'étonnant de leur vitesse
Marcherai-je encore ?
Parmi les herbes et les pierres
Sur les sables de hautes plages
Au long des rives, des rivières gonflées
M'écorcherai-je les orteils
Sur les galets
Abeille
Solitaire
Creusant son trou dans le langage ?
Entends l'heure sonner au clocher
Il faudra bientôt rentrer
Et faire semblant que
La vie est un jeu
Sans perdant

Catherine Bierling :

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70. Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie.
Elle écrit pour la revue de l'APA et le blog Grains de Sel. Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

Jean-Paul Bota

Itinéraires parisiens

Rue Saint-Merri

Oublies d'Aragon comme j'y pense en cheminant vers le Centre Pompidou dim. de pluie et les marchands de crêpes churros gaufres, l'oublie son ancêtre du Moyen Âge une gaufrette roulée, à dire la pâtisserie préférée de Charles V et Charles VI, sa cuisson d'entre deux fers, vendue à la sortie de la messe ou son ancêtre encore une hostie revenant à l'esprit les crieurs de la Capitale les Grandes oublies qu'ils vendaient, plates : des étriers. Songeant les métiers oubliés, l'un des plus vieux de la capitale remontant à 1270 et les maîtres oublieurs. Odeur des gaufres vanille dans la pluie d'octobre.

*

Père-Lachaise

Bonté de Corot, comme ça vient, les misères qu'il soulage. Achetant au-dessus de leur valeur les toiles de peintres sans le sou, payant leur médecin, leur loyer ; offrant sa dot à un de ses modèles qui se marie : Adèle sa bonne qu'il agace et les excuses timides qu'il avance : « Mon travail est plus beau quand j'ai donné… C'est ce qui me fait trouver mes petites branches. » De cela me souvenant comme générosité de Pascin. Organisant des expositions pour les jeunes peintres, leur laissant l'argent des toiles vendues, offrant ses costumes aux vagabonds venant frapper à sa porte avec dedans les poches parfois de l'argent, organisant chez lui des festins où tous venaient et son modèle Aïcha : Ah non pas celui-là, je ne fais pas entrer. Lui : Laissez Aïcha, qu'est-ce que ça peut faire ? etc.

*

Parmi les bontés de Corot les 10 000 francs dont il fait don à la veuve de JF Millet pour l'aider à élever ses enfants et les 20 000 francs aux pauvres de Paris qui subissent le siège des Prussiens, ça encore le centre pour jeunes déshérités qu'il aide rue Vandrezanne à Paris ou la maison 1872 qu'il achète à Valmondois à H. Daumier devenu aveugle…

*

Ou le tombeau de Daubigny accoté à Corot descendant à l'esprit Daubigny de l'Oise & lavandières le Botin ou bateau-atelier sien, prononcer Botkin, « petite boîte » en patois du nord, son fils Karl âgé de 11 ans qui l'assiste et le lapin-mascotte Raffiot, Corot nommé amiral honoraire qui les peint depuis la rive… Ou Botin le premier voyage à Vernon depuis Auvers-sur-Oise, risée des mariniers & lavandières qui lui reprochent de gêner la circulation fluviale. Les semaines à bord puis reconverti en buvette dans le jardin de Daubigny, remplacé par le Bottin, plus grand et les trois voiles les deux dérives latérales… Karl qui en deviendra capitaine jusqu'à son propre décès…

*

Daumier, Corot, Daubigny, qui avaient exprimé l'envie d'être enterrés proches les uns des autres pour pouvoir continuer à rire ensemble

Jean-Paul Bota :

Né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : Lieux, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

Isabelle Camarrieu

Conversation téléphonique avec l'étranger

Lai de lumière
Chaleur déjà disproportionnée
En regard de l'ancienne moyenne
Que nous les vieux, avons encore en tête

La touffeur maussade
Forme un pli revêche sur les lèvres et blasent les regards

Tous
L'oreille collée sur l'écran noir d'une conversation avec un correspondant
Déréalisé par une distance vertigineuse

Ils se transportent dans cet ailleurs teinté d'une affection privée du toucher.

*

Instagram

Si je m'bafouillonnais…

Me prendre les lèvres les unes dans les autres. Pour borborygmer, pas un langage, les influenceurs cousent sur les pensées parasitées ; maussade est leur croyance ! Et les bras tombés j'ensable la marée de vaque-penser, l'enlise l'auditeur, passent des alouettes de miroirs, des plumes nous en laissons à la gouvernance… derechef dans les murs de l'incompréhension, des mensonges et des fausses raisons, nos corps se heurtent et nos esprits se défont. L'enfilade des discours en perspective n'en construit aucune qui tient. C'est un décor d'oreille, une façade Potemkine, pour éparpiller nos attentions. Les disperser, sans les voir fructifier. D'une fleur l'autre s'ouvrant sur des circonstances sans importance, qui captent notre temps de cerveau idiotement disponible aux images qui bougent. Bouquet sans queue ni tête, sans vase où le faire ternir. De quel pouvoir sommes-nous privés ? De tout. Nos jets dans les urnes sont des tentatives pour se croire, mais l'orchestration fait cape comme le rouge s'agite devant les yeux de la bête énervée de s'y sentir enfermée.

Isabelle Camarrieu :

Poétesse, peintre, et chanteuse improvisatrice. Elle a à son actif 10 ouvrages . Présidente du festival O+O qui dura 7 ans sur la butte-aux-cailles, festival poétique, intimiste, programmé dans les rues.
Elle est également peintre.

Emmanuelle Gondrand

Que dirais-je d'Hanoi ?

À Tran Dan

La pancarte Diên Biên Phu est dans un quartier aux rues très larges
On y circule bien
Il y a là aussi un sémaphore que sais-je
Quelque chose que des hommes ont défendu et d'autres assailli
Et qui devrait se visiter je crois
Mais il n'y a pas d'entrée
Devant le mausolée d'Hô Chi Minh les Américains
Écoutent le guide
Sur la place il y a une statue de Lénine c'est
Pratique pour faire du tricycle
Le parvis de l'église catholique aussi
Car ailleurs les rues sont des échoppes
Les mobylettes des magasins
C'est sûr la vie se transporte ainsi à force
Et les fleurs font boutiques aux carrefours
Au ras des rails c'est sûr la vie s'est transportée
Que dirais-je d'Hanoi à l'heure où la marchande
Dégrafe les ampoules qui ne sont pas des lanternes
Mais c'est la même perche fourchue
Et le geste
Un vélo va passer il parle de choses à vendre
Dans un porte-voix

Emmanuelle Gondrand :

Née en 1971, elle est normalienne de formation littéraire. Conservateur des Bibliothèques, elle lit et écrit de la poésie depuis ses années de jeunesse. Elle a publié ses textes en revues et le recueil *Si jamais* en 2018 aux éditions Pont 9.

Anna Civert

Nuit d'alccol

Les hommes préfèrent lamper la vie

Coup de sec, ces derniers épongent le temps qui traîne

Et sifflent pour la route un ultime petit verre

Dans la nuit aveugle couchée comme un vieux chien

Que son maître sur le palier appelle

*

Maloya

L'Afrique sort du tonneau et frappe à main nue le son du maloya

Dans l'écho des vagues du radeau

Comblant le Cirque de Cilaos

Le vent guide le roulis des rythmes qui chaloupent

Anna Civert :

Née en France, Anna Civert a été publiée dans les revues de poésie *Décharge* et *Triages*.
Depuis moins d'un an, elle propose ses textes à l'édition. Parmi eux, un recueil de poésie intitulé *Réunionnaises*.

Bruno Sourdin

Blues de Canisy

«Ainsi la quincaillerie vogue vers l'éternel
Et vend à satiété
Les grands clous qui fulgurent» (Jean Follain)

Me revoici au coin de la rue encore une fois
Essoufflé

Présence effacée dans les nuages

Le vieux poète normand reste assis les bras croisés sous la pluie
En regardant s'agiter le monde des fourmis noires
Il a bouffé son dernier hot dog
Il ne cesse de souffler
Il est prêt à mourir pour la poésie
Un trou dans l'âme

Mort dorée

Saxophoniste swinguant dans la quincaillerie
Acre jazz

Et la nuit revient

*

Blues de la Hague

à la manière de Jacques Prévert

Une averse
deux goélands
trois soudeurs
quatre parapluies
une rade
des sous-marins

un quéton

douze sortes de pluies un empereur une améthyste
un bar à matelots
une gueule d'atmosphère
six écaillers
un mouton à tête noire
une femme qui valse

un autre quéton

un rêveur d'escales
une tête de cheval dorée
deux coiffes de mariage
un angélus
cinquante nuances de gris
une vache
un taureau
deux châteaux de sable trois huttes à biches quatre pompons rouges
un tigre d'écume
une note bleue
une frégate sous voile
un vent inépuisable
et…

cinq ou six quétons

une digue de dingues
un souverain décoiffé
une tempête
un blockhaus douze patrouilleurs une station-service
un troupeau de cotentines
un pont tournant deux cocus du port trois shadocks quatre horsains
un taiseux mille migrants et beaucoup de poumons brûlés
un cheval qui trotte
un bout du monde deux traits de chalut, trois cafés calva
un manchot
l'usine port Racine la chambre 7 de l'Erguillère
et…

plusieurs quétons

Bruno Sourdin :

Né en 1950, il a grandi dans la baie du Mont-Saint-Michel. Journaliste, chef d'édition au journal Ouest-France, il y a tenu pendant 20 ans la rubrique Poésie. Dernière publication : *Le grand chemin n'a pas de porte*, Gros Textes, 2021
Il tient un blog, Syncopes (poésie, collages, mail art).

Stéphane Casenobe

C'est le premier mot du monde qui compte

Et je sais que les Dieux sont jaloux
Suis-je la pour durer ?
Quel lieu pour renaître ?
J'écris par la force des pensées
Le vrai silence est au bout des mots
L'ange fait signe de s'arrêter
Et qui est cet autre qui ne me lâche pas ?
Celui qui me crache sa libido en face
Son venin matriciel…
Ma rançon littéraire n'a toujours pas été payée !
Le réel est à un niveau supérieur du mien
La route s'achève et tout s'accélère
Ce sentiment de ne pas atteindre le jour d'après…
Je cours après mon parfait opposé !
Non !
Les démons ne sont pas ceux que l'on nous désigne
Des forces nouvelles me sont venues
Les forces me manquent…

*

Je ne crains pas le mental de la bête

Avec tout le retard que l'on peut mettre à vivre
Dieu est sans lumière quand il brille
Je suis un ange transitoire
À présent la cage est devenue oiseau…
Je veux sortir de ma zone de confort et me dissoudre anonymement
Des générations de passagers se succèdent en ma personne
Piétons sans voyageur…
Ce qui est en bas doit rester en bas !
Plafonds bas des bas-fonds
En aurai-je rien à foutre ?
Seul on ne se porte pas si mal
Car survivre parfois tient à peu en poésie moderne
J'ai aucune magie d'écrire dans ma langue maternelle !
Il me faut sortir de cet espace du poème
Où vais-je m'incarner maintenant ?

Stéphane Casenobe :

Né en 1973 à Saint-Ouen. il se consacre au théâtre à 19 ans et participe à plusieurs projets nationaux. Parallèlement à cela il publie dans plus d'une centaine de revues et anthologies dont le dernier à venir « Seuls les enfants vont plus vite que la lumière ! »

Sandrine Davin

Jardin de grand-père

C'était il y a longtemps
Ta main
Dans la mienne
L'horizon
À perte de vue
Le grillage
De rouille
Et les herbes mortes
Ta main
Ridée
Qui crevasse la terre
La mienne
Si rose
Effleurant les ronces
Tes yeux
Dans les miens
Le bleu du ciel
En morsure de lèvres
Et quelques grains de terre
Entre nos doigts
C'était il y a longtemps
Et aujourd'hui encore
Ces quelques grains de terre
Rident ma chair

Regard d'EHPAD

Assise derrière la fenêtre
Elle attend.
Un moineau picore
Les dernières miettes
De son déjeuner.
Elle lui sourit.
Les jours ne comptent plus.
Les nuits ne sont plus nuits.
Le silence hurle
À ses oreilles sourdes.
Elle attend.
D'en bas de la fenêtre
Je te vois.
Tu es toujours aussi belle
Grand-mère.
Ton sourire ricoche à mes pupilles
Et j'envoie valser
Ma main jusqu'à toi.
Le désir de te serrer dans mes bras,
De caresser ton visage.
Un rêve, une illusion.
Bientôt, je te le promets…

Sandrine Davin :

Née en 1975, elle réside à Grenoble. Elle est auteure de poésie contemporaine inspirée des tankas, elle a édité 12 recueils de poésie dont le dernier s'intitule « Rouillure » Elle intervient auprès de ces élèves. Elle a ce goût de faire partager la poésie au jeune public.

Gilles Fortier

Le rêve alcoolisé de mon grand-père

À l'heure torpide blanche et blême
torpeur d'ennui avant le havre un temps le repos
torpille dans la baie d'Oran
dans l'heure d'été à l'air plus épais qu'un velours chargé de pluie
Le crâne engouffré dans l'oreiller jauni
et un chien diabétique qui soupire d'aise
je dors et je songe
aux bains de mer scintillants dans la baie du Goret
aux navigations sur l'eau
aux navigations sous l'eau
sous-marin dans la guerre les pales des hélices au-dessus
des bateaux avec le son du sonar qui te cherche
il ne t'a jamais trouvé
il te cherche encore
torpille dans la baie d'Oran
de Saint Jean d'Acre aux portes de Jérusalem
tous les mandats protectorats du monde et les colonies
Marrakech se couvre de voiles blancs pour avoir moins chaud
torpille dans la baie d'Oran
nous atteignîmes noyés le rivage
loin des nappes de mazout aux marins mourants
dans une sarabande tous dansent
Ils sont morts et toi tu es en vie
il est encore question de vengeance
cette malédiction suspendue de ceux qui s'arrachent à la terre
pour être dans l'erre libre d'un bateau
De Saïgon à Dà-Lat pour trouver le repos de ce paludisme qui ne lâche jamais ton corps
De grâce
pitié
le passé me remonte comme un fleuve boueux d'alluvions en bois flotté qui patinent sur la veine et l'écorce
elle-même ne sait plus que le flot du Mékong avec ses noyés qui infusent
torpille dans la baie d'Oran
le sonar qui te cherche
et la fièvre qui te prend
la vie a duré quelques années
ce rêve moins d'une seconde

Gilles Fortier :

Né en 1973, à Vannes. Amateur de poésie libre il met en musique les thèmes classiques que sont l'amour, la mort, la nature sauvage et la surprise d'exister. Il est aussi auteur de nouvelles et de récits et anime une émission littéraire de lectures et d'interviews sur radio Larg'.

Marie Remande

Hymne à la joie

Je joie après trois heures de marche dans la montagne au pays des Couzes
Tu bonheur après une heure de balade dans les hauts de Domfront

Je joie et je rejoue ma vie dans le bon sens
sans interdits, en liberté pas surveillée, solo choisi

Je joie et je jouis de chaque instant
la marée des souvenirs flux et reflue
s'immisce dans ce présent habité de la marche dans la montagne

Sous mes chaussures de randonnée crantées
des ruisseaux du dégel de neige serpentent et gadouillent le chemin de terre noire étoilé de petits rochers gris

J'emprunte un sentier bordé de chênes et de châtaigniers en haies
Tu retournes dans le chemin creux du Ceriser dans le bocage bas normand où vous cheminez à petits pas prudents avec tes parents

Je souffle et je souffre dans le début de la montée vers Brionnet qui raidit progressivement
Tu peines dans l'ascension d'un sentier à pic en Ariège, tu écoutes les conseils de ta maman. Elle t'invite à ralentir le pas, à ralentir ton souffle. Tu peines et tu grognes. Tu avances.

Je rencontre deux vaches, une brune Salers, une blanche dans le hameau de Rozier
Tu meugles en tâchant d'imiter ton père, seigneur de l'imitation du meuglement
Tu es dans le «triangle des Bermudes», variante du tour du pâté de campagne près de Mémantel

J'avance dans le chemin au pays d'Issoire, un oiseau me précède, à moins qu'il ne me guide
Tu avances sur le chemin dans la forêt de Brocéliande, un oiseau te précède et sautille à côté de vous, c'est ton oiseau suis le dit ton amant

Je progresse en descente dans le chemin creux vers la ferme de Lagouzoux
J'aperçois au loin un jeune pin sylvestre arbre vigie vert foncé qui se détache des autres
Tu observes du haut d'un rocher le paysage de cette forêt de légendes, le sol en vibrations intenses, le vent autour
Au loin un arbre jeune arbre d'or de la fée Morgane ou mirage dans les yeux de ton amant ?

Je casse-croûte après le sommet de Brionnet abritée du vent piquant face au Sancy en neigé
Après l'ascension «d'Angèle» en Drôme provençale, le groupe d'amis rit et bavarde
repos des randonneurs abrités d'un cairn géant sous le sommet
le vent souffle sur la croix et fait voler les branches des genévriers aplatis au sol
J'observe le vent secouer et alléger un grand arbuste chargé de neige qui s'envole dans l'air bleu

Je joie dans l'air pur je jouis des grands espaces je savoure chaque goutte de ma chance et ses éclaboussures d'émerveillement de l'instant

Marie Remande :

Professionnelle de l'écriture, elle anime des ateliers d'écriture créative tous publics ainsi qu'avec des particuliers pour des récits de vie.
Elle présente son travail sur son blog : Les cris de l'écrit.

Dana Shishmanian

De la musique dans l'au-delà…

Amas de cailloux racines retournées éclats de bois
cendres refroidies compactisées en plaques noires
pierres tombales naturelles pour des âmes perdues
se cherchant dans l'antre du volcan – rêvant
d'éruptions futures qui les ramèneraient à la vie –
à la surface de la terre – pour désirer encore
souffrir encore chanter des litanies ou des louanges
à des dieux qui ne se manifestent qu'en des malheurs
sans nom des sacrifices inutiles des prières
renversées en gémissements de mort –
parsemer encore les paysages terrestres
de leurs lourdes mélancolies – les mêmes
depuis des millénaires – retrouver tant de musiques
de tragédies de chants – les écouter et écouter encore –
car y a-t-il de la musique dans l'au-delà –
puisqu'il n'y a pas de devoir ni de savoir dans le Shéol –
y a-t-il un cœur qui gonfle à s'éclater – un vent qui t'emporte –
des gouttes de paix à la fraîcheur de la manne du désert
sur tes lèvres au petit matin quand ton corps s'est glacé
et ton sang a coulé dans le sable
confondu aux promesses de pluie non tenues –
y a-t-il de la musique dans l'au-delà ?

Extrait du recueil à paraître : *Ragnarök*, © L'Harmattan 2024

Dana Shishmanian :

Née en Roumanie, elle vit en France depuis 1983. Historienne de la littérature roumaine, elle écrit des poèmes en français depuis 1991 et a publié 6 recueils personnels et 2 recueils collectifs. Elle fait partie du comité de rédaction de la revue Francopolis.

Alain Clastres

Visages

Milliers, milliers de visages
Une même efflorescence
mystérieuse

*

Le vieil olivier

Vieil olivier
Centaines d'années
Branches, dans l'espace, élancées
Port, de lui-même, équilibré, harmonisé

À quand, l'humanité, d'elle-même, harmonisée ?

*

Soleil, dans son lever
Là, l'éternité

Dans le mouvement du monde
silencieusement accordé

*

Devançant le printemps
Surgissement
Délicat tapis de crocus blancs

Premiers jours de printemps
Clair
le chant d'une mésange

Montagne
Plein soleil, ciel pur
Tête nue
dans la lumière

Poésie
L'ici et l'infini
réunis

Alain Clastres :

Auteur de plusieurs recueils aux éditions Unicité, empreints de philosophie et de spiritualité, dans une approche humaniste du monde.

Emmanuel Berland

Amours recyclables

Dans une cabane ils ne se lassent de
rien
Un vent très léger suinte sur les
ondins
Ils font ce qu'ils disent,
ils ne disent pas ce qu'ils font

Ils parlent même aux imbéciles
qui n'aiment pas les anges
et font assaut de plénitude

Ils en sont à leurs
premiers pas, nouvelle eau
Aptitude à soulever les ponts
pour faire passer le doux torrent

au paradis de secours
où perce l'issue d'un chant
ou sur la route qui rompt la glace et fait bouger
les nuages

Les soirs venus ils rentrent à
la cabane d'or,
ne se lassant pas d'avoir été longtemps séparés

On est l'autre

On est l'autre
Peu importe lequel
et de quel bois
le temps consume cette nouvelle planète

Sous le grand océan de fourrure
on boit aux herbes rouges
le ciel
a des vagues, traduites de l'oiseau

Et tous les frais visages
n'ont qu'une joie
transmettre un monde plus grand
aux prochains vivants,
faire naître un paysage, puis l'autre,

que le soleil couchant
se charge de forcir

Emmanuel Berland :

Né en 1957, il fut enseignant de français. Poète, il fonda l'association Hélices et auteur compositeur interprète, le label *Recordance*.
Il est l'auteur de nombreux recueils et de plusieurs albums de chansons.

France Burghelle-Rey

tu entres
en maître de ta présence
avec l'amour comme grammaire
et bouleversée elle sait
la chair et avec elle
le ciel
perte frôlée
bruit léger de rupture
l'absence était une nuit
qui la dévorait
mais tu as mis ton manteau
d'étoiles
pour que son regard brille
ton encre est sa lumière

cette encre azur
petite vague sur la page
a lavé les mots
qui séparent
poids effrayant
d'un papier de mensonges
un fleuve de rires
au goût sucré
en peu de temps
a noyé pour toujours
ce qui n'était qu'épave
et cette eau profonde
monte à son niveau d'amour
marée haute qui recommence

monte sans mentir
et répare les mots
de triste tourmente
un seul sourire
a suffi au souvenir
à être plus souvent deux
que pauvres solitaires
qui survivent sans âme
c'est à l'aube le réveil
des voix claires
jamais jamais
ne seront sourdes
les ombres et tous leurs corps
amis et attentifs

France Burghelle-Rey:

Elle est poète, romancière et critique littéraire et fut enseignante de Lettres classiques. Auteure de nombreux recueils, elle publie également en revue. Elle reste attachée à l'oeuvre de Jean Cocteau. Elle a un blog personnel.

Jacques Lucchesi

Le train du monde

Le train du monde
Nous le prenons tous en marche
Quels que soient l'époque et le lieu
Jetés du ciel vers la terre
Sans jamais n'y rien comprendre

Train d'enfer
À toute allure
Vent qui cingle les visages
Tympans violés par les stridences
Nous résistons coûte que coûte
Cramponnés à ses portes mal fermées
Entassés dans des wagons
de première ou deuxième classe
Affamés et ballottés comme de simples marchandises
Mais fascinés par les images
Qui défilent derrière la vitre
Cette inaccessible beauté pour laquelle on a voulu naître

Et aucun de nous
Ne parvient à son terminus
Tellement les arrêts
(Qu'aucun tableau horaire n'a jamais signalé)
Sont innombrables sur son trajet.

*

Saisons

Saisons
Contrées de l'âme
Où espace et temps se mélangent
Dans le grand voyage intérieur.

Si on m'avait donné la puissance des rois
J'aurais aimé passer mes jours
À regarder roussir les arbres
Accoudé au donjon d'octobre.

Et j'aurais fait du gris novembre
Le manoir de tous mes désirs.

*

Sur la forteresse du monde
S'épuisent toutes les révoltes
De la jeunesse
Mais si malgré tout tu espères
Le changer d'un iota
Souviens-toi plutôt d'Ulysse
Et de son ténébreux cheval
devant les murailles de Troie.

Jacques Lucchesi :

Né en 1958, c'est un écrivain, éditeur, journaliste et critique d'art. Son œuvre comprend des poèmes, des nouvelles, des essais, du théâtre et des scénarios.
Il a créé les éditions associatives du Port d'Attache

Jacques Merceron

seuls les cauchemars circulent
libres comme le vent

Anise Koltz

Par les temps qui courent
Notre terre déjà grince
comme la roue mal huilée de l'Ankou
et l'océan chavire
de sa voix de noyé à la dérive

Son mascaret nous surprend
sur des échafaudages branlants
où flottent des viscères
dans des habits de mazout

Les maquignons de la mer
ont tendu leurs filets
trafiquants de poissons mis en cage

Poissons-chats sans queue ni tête
chairs pourries de blêmitude
qui déjà puent la mort

*

Rescapés remontant les fleuves
au passage de chaque écluse
nous devons nous décontaminer
de la parole faisandée des charroyeurs de haine
nous extirper du dédale de leurs paroles creuses

Car trop souvent / avec nos yeux d'étoiles médusées /
pour nous rassurer nous-mêmes / nous tapotons encore /
de jolies fugues et des toccatas / de nos très délicats petits doigts /
prolongés des dix petits marteaux / qui nous servirent jadis à briser /
les reins des hérétiques et des sorcières

*

Pour nous purger de nos remords
pour nous purger de ce qu'ils nomment
nos folies notre mauvais sang
par les soirs de canicule
les pourvoyeurs de fiel piétinent nos poitrines
puis nous fourrent gentiment
dans des tonneaux hérissés de pointes
et nous font dévaler des collines en feu

Et quand tout est fini
ils vendent à l'encan
nos défroques lacérées

Et nous nous réveillons
trop tard de ces cauchemars
clonés en habit d'hologramme

Jacques Merceron :

Né en 1949 il fut professeur de littérature médiévale aux USA. Il a publié livres et études sur le Moyen Âge, la mythologie, les traditions et savoirs populaires. Par goût, en poésie, aime et pratique le grand écart.

Évelyne Charasse

L'arbre
Croyait
Tenir le ciel
Les oiseaux moqueurs
Lui démontrèrent
Que non

*

Où
Voguent
Mes amis perdus ?
La nuit les a pris
Me laissant leur étoile

*

Ô le dit du paysage
Ô cette douceur
D'enfance
Bientôt
Oubliée

*

Ma mémoire
Est immense
J'ai souvenir
Du cri
Des lacs

Évelyne Charasse :

Née en 1960, elle vit à La Rochelle. Ses micropoésies ont été publiées dans des revues numériques et papier. Elle est l'auteure de plusieurs recueils et a participé à des ouvrages collectifs.

Patrick Chavardès

Shéhérazade

Toutes les maisons ont un visage de femme
Elles sont sages pour la vie et fleuries
Dans la banlieue montagneuse un dieu noir conduit l'autobus Il y a des chapeaux des casquettes
des foulards des tresses de toutes les couleurs
L'humaine marée flue et reflue et l'arrêt Jean-Jaurès est toujours là
Enfants des cités savent réciter le poème du non-lieu
Le terrain vague n'est plus vague Il entend sa voix résonner dans le blockhaus
On jouait à la guerre à la sortie de l'école
Il croit voir son copain Le Sénéchal passer dans la rue en costume prince de Galles
Et c'est encore la même histoire
Avenue Roger Salengro très vieux lycée un rêve d'amitié
des ruelles les alentours
mille pas encore allons ma belle encore un tour

Les Cités Blanches n'étaient pas blanches mais ta robe si
Les cités blanches étaient gris-rouge et les frères Machin jouaient de la chaîne de vélo
Poulet frites au Café Shéhérazade il mange vite puis descend vers la Marne plein de visions.
Ce n'est qu'en rêve qu'il reconnaît le pavillon Il entre dans le jardin suit l'allée bordée de roses
jusqu'à l'escalier de pierre
il compte quinze marches
Son rêve a des clés pour ouvrir la porte
Le voilà dans le vestibule Sa chambre est là Non tu ne rêves pas
Voici ton lit ta chaise et ton bureau Sur ton étagère une bible un harmonica un dictionnaire un livre de cosmogonie un Petit Prince une Alice au pays des merveilles
– Tu n'éteins jamais ta lampe de chevet ?
Jamais est un mot que sa jeunesse aima et par la fenêtre il voit danser les herbes folles Il s'est racheté et tout ici le reconnaît
Derrière un voyageur se cache un déserteur et derrière un homme inquiet qui ne dit rien
et parfois revient

Patrick Chavardès :

Né en 1950, il vit en Bourgogne depuis 1999. Il écrit de la poésie, des récits, roman, nouvelles, du théatre et des paroles de chansons.
Il a publié plusieurs recueils depuis les années 90.

Jacqueline Persini

Viens mêlons nos voix

Viens, mêlons nos voix. Et tous nos mots ensevelis
Mêlons poussière en harmonie. Il se fait tard dans notre vie. Dans notre vie

Viens, mêlons nos voix. Et nos bras tendus dans le noir
Mêlons nos regards, nos espoirs. Ceux renfermés dans les armoires. Dans les armoires

Viens, mêlons nos voix. Le cœur pâmé, qu'est-ce qui empêche ?
Mêlons nos rêves en calèche ? Sous le grand ciel couleur de pêche. Couleur de pêche

Viens, mêlons nos voix. Dans les jardins, près des lilas
Mêlons nos rires, nos patois. Une vie neuve à chaque pas. À chaque pas

Viens, mêlons nos voix. Aux herbes menues des sentiers
Mêlons nos pieds nus et nos doigts. Couverts de baisers chapardés. Oui chapardés

Viens, mêlons nos voix À tous les amoureux sur terre
Mêlons primevères et piverts. Aux bruissements de nos concerts. De nos concerts

Viens, mêlons nos voix. Et tout ce qui nous vient aux lèvres
Mêlons nos sèves aux abois Nos corps brûlants de mille fièvres. De mille fièvres

Viens, mêlons nos voix Et tout ce qu'on ne dira pas
Mêlons nos secrets petits pois Et patati et patata Et patata

Et que dure la merveille merveille de ce qui nous ensorcelle.

Jacqueline Persini :

Née en 1944, elle vit à Paris et a pratiqué longtemps la psychanalyse. Dans ses livres autobiographiques alternent poèmes et proses poétiques. Elle participe à de nombreuses revues et fait partie du comité de rédaction de la revue Poésie Première.

Carolyne Canella

Le mie notti

Gli uccelli si sono rassegnati
L'insonnia scava nelle mie notti

Perché ricordare
Poiché non cambia nulla

Nella notte muta
Scruto, al tenue scricchiolio di pietre
La venuta degli angeli

In questo mondo proibito
Si logorano i sorrisi

È il lutto dell'estate
Le nostre ali si spezzano

Nella notte oscura
Questo strano bagliore

Spero nell'avvento degli angeli

Les oiseaux se sont résignés
L'insomnie creuse mes nuits

Pourquoi des souvenirs
Quand rien ne change

Dans la muette nuit
Je scrute, au moindre craquement de pierres
L'arrivée des anges

Dans ce monde interdit
Les sourires s'épuisent

C'est le deuil de l'été
Et nos ailes se brisent

Dans la nuit obscure
Cette lueur étrange

J'attends la venue des anges

Le poème fut écrit en italien puis traduit par l'auteur

Carolyne Canella :

Musicienne-pédagogue, poète, linguiste-traductrice, récitante-, elles est l'auteur de sept recueils. Elle s'exprime sous différentes formes : poésie, prose, journal, pensées, fragments, aphorismes, et sous formes brèves.

Corinne Tisserand-Simon

Et je serai toujours avec toi

Si loin
Tu es si loin déjà
Et moi je reste là
À regarder les nuages
Les merveilleux nuages

Ils emmaillotent ton corps
Cassé
Mutilé
Brûlé

Ce corps évaporé

Ce corps-image qui joue avec le mien
La nuit venue

Il vient de contrées inconnues
Il se fige à l'orée de ma mémoire
Et ensorcelle mes nuits

Tes doigts courent encore sur ma peau
Le vent n'a pas encore effacé leurs empreintes

Jamais il ne le fera
Tu seras toujours là
Et je serai toujours avec toi

Corinne Tisserand-Simon :

Née en 1959, elle vit à Nantes. Elle est metteure en scène (1986-2020) et écrivaine. Elle est auteure de poésies, de théâtre et de nouvelles.

Françoise van Herreweghe

Arno

Où es-tu ?
Parti de la Terre
Cendre de mer,
Tu nages en cendre dans la mer,

Waar ben je ?
*Verliet de aarde.**

Ligne du Nord en remorque,
Mon oeil lascif te verra partir
Rêver dans les écoutilles

Waar ben je ?
Verliet de aarde

La nuit sera vide et glacée sur la digue,
Je serai seule à voir danser ta noce sur le vent
Avec ton peintre des flots.

La nuit sera vide et furtive dans les bars de la ville,
Le soleil te sera offert tu as dit, comme ton amant,
Le passé est un instant,
Encore là et recommence
Encore là et recommence

Waar ben je ?
Verliet de aarde

* Où es-tu ?
Parti de la terre

Françoise van Herreweghe :

Née en 1963, l'auteure a étudié à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles.
Attirée très tôt par les univers surréalistes et symbolistes, elle développe une prédilection au gré d'une focale axée sur la nature et sa réalité subjective.

Didier Ayres

Photographiques

II

Ma tête tressaille de tout l'oubli.
Je cherche à dire comme tout est autre chose.
Herberto Helder

Voir l'image c'est voir au travers de l'image.

Photographie obsédante de cette chemisette d'azur clair
Qui est l'enfant sous le sarrau bleu ?
Est-il la personne devenue ?
Est-il mon semblable ?
Est-il grand ?
Mon âme me parle ici
Elle héberge l'hiver
Le sceau des lampes devenues miennes
Cette prise de vue de l'école qui ressemble à janvier.

*

Noir blanc clair voir deviner
Quelque chose que j'aurais caché au milieu de mon regard
Beaucoup de noir des feux noirs une lutte noire des chiffres dessinés sur le mur au charbon gris
La vie la mort enfin le matin la nuit toi aussi et moi encore sommes égaux
Mon portrait détruit par une décennie en Enfer
M'aimant moi-même jusqu'au sang
Pas à pas dans l'heure folle
Mon quinzième anniversaire
Gisant dans l'eau
Mon visage coupé tel un faisceau de pâte ombreuse de celui qui me photographiait pour ne jamais revenir vers moi
Mes leçons de théâtre à lui et sa compagne
Je cherchais l'épée du jour
Sentiments uniques
Chagrin
Il me reste le poids du vêtement
Oubli oubli grand oubli
Sans doute par un après-midi de novembre
Glissant vers le vide sidéral là où fut porté mon père.

*

Sur le badge de la *Cité des sciences*
Un visage d'amour nébuleux
Pris dans le déroulement de la ville et de la civilisation en son excès
Un lynx au milieu des rues

La fin
Là sur la paroi de glace de la *Géode*
À jamais fermé le cinéma de l'*Inventorium*
Réalité dont nous n'avons jamais eu besoin
L'instant T
Se retrouver mouillés à la station du RER
Se coucher la journée comme seuls le font les anges
Bouche à bouche
La voûte de sang décuplé à l'instant où nous nous retrouvâmes connexions entre nous trois
Revenir au temps zéro
Un cycle entier d'étoiles pour ressortir de la maladie dont je reste la personne entièrement dévouée
Cité des Sciences et de l'Industrie paquebot plein
Faudra-t-il en finir avec l'adolescence ?
Juste après mes vingt ans
Je ne sais que faire de la chair et de la beauté de la chair et de l'oubli de la chair et du danger de la chair
Nudité pour résumer
Le chemin revient ici.

*

Cliché blanc
Légère plongée
L'affiche de Jacques Monory
Si ténu si fragile si léger si petit si éphémère
Quelques mois avant la mort j'ai goûté à la promptitude de la durée
Où j'arrivais à construire le matériau du temps
À me servir de lui
Des dates plastiques
Autour de vingt-trois ans
Là sur la photo noire et blanche le rouge du sofa et le bleu de l'affiche.

*

Plan américain au *Rolls* sur la plage de La Rochelle
Vingt-cinq ans
Pas ma personne mais une vie presque vivante épinglée par un œil
Une étude du visage
À point nommé
Comète en ébullition
Recours à mon visage pour savoir
Je ne comprenais pas pourquoi cette lumière était la bienvenue
Alors que l'obscurité n'était pas très loin
Ces sept livres volés à la bibliothèque municipale
Construisant des Centaures et des Déesses
Plan américain respectant la réalité de cette table du *Rolls*
Regard translucide
Mains translucides
La véritable beauté ni de mon séjour ni de ma libération de l'hôpital un an après
La grandeur lueur festive ayant eu lieu au milieu de ces semaines
Une sorte d'enveloppe de mica
Qui fermerait chacun en moi par un effet de miroir et de pierre
Je m'attache à ce guéridon de métal

Devinant l'Océan
Le voyage complexe d'Ulysse
Minuit
Qui aurait dû être une nuit totale fut une journée totale
D'où persiste la cendre ?
Veux-tu me faire mourir au beau milieu de ce moment ?
Tout est dramaturgie
J'ai entendu les musiques des jeunes années 80 dont le destin tragique me montrait une voie
Une épopée des regards
Aurais-je dû brûler ?
Aurais-je dû me balancer dans les gouffres ?
Penser ?
Ne m'est venue que la vieillesse et son casque d'hémoglobine
Mon visage de 1989
Ainsi qu'un animal transparent
J'ai créé ces unités.

*

Comment qualifier les deux portraits à la mine de plomb qui sont maintenant jaunis par une patine de trente-cinq ans ?
Licorne chapeau de plume
Quelle époque en vérité ?
Revivre
C'était le goût éternel
Une illusion neuve faite pour moi
Le sujet est éclaté
Il reçoit les traits lyriques
Si ce n'est l'apparence de cette beauté qui me savait elle-même
C'était une fête naturelle
Proche du souvenir des passagers de l'Atlantide
Des êtres narcosés
Pour moi Actéon dans la surprise
Voilà l'enfance
J'aurai été sombre et plein d'une obscurité profonde où j'avais mes armes et mon devenir
Celui que l'on pouvait qualifier de Chérubin dans l'opéra de Mozart
La merveille mentale
Mon âme si je puis dire
Et les portraits sur le papier champagne racontent mieux cet espace au-dedans qui
saille étrangement
sur les dessins d'âme
Tels ils furent.

Didier Ayres :

Né en 1963. Il a voyagé dans sa jeunesse dans des pays lointains, où il a commencé d'écrire avant de trouver sa voie dans l'activité de poète.
Il écrit aussi pour le théâtre et vit dans le Limousin. Il dirige la revue L'Hôte. Il chronique sur le web magazine La Cause Littéraire.

Émilie Dautremer

Quand leurs membres
Maladroits et puissants
M'ont enfin laissée vaincue et
Meurtrie, de mon ventre
Est sorti en silence
Un petit oiseau de paradis.

*

Revivance de la femme
Que je n'ai jamais cessé d'
Être, malgré les ascendantes
Marées. Sombres ; souvent.
Puissance tapie sans
Frémissances ; pour l'heure
Bleue, des papillons dans l'
Âme, la femme du jour naissant
ose la
Brèche sans subterfuge.
Le jaune sans fars ;
Teinté de zébrures
Rouges. Plus s'éloignent mes
Vertes années et plus larges mes
Bras voudraient s'ouvrir au
Monde. Ça tangue. Je suis tendre
Et solide, sensible mais plus
Sûre à présent. Et mes failles n'ont plus
Vocation à être comblées par d'
Autres. Mes états d'âme
Sablonneux remplissent les
Fossés à leur guise
Tranquille. Il en était
Grandement
Temps.

Émilie Dautremer :

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan. La fabuleuse nature alentours et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

Nicolas Waquet

Un pli dans l'angle droit (extraits)

le sang blême
ta main tendue au bout du lit
me reste
le sang sourd
de cette sieste éveillée
tu restes
vertèbres invisibles
aux nues inaccomplies

*

où te suivre

flamme
furieuse
ta voix court

où te lire

fuyant reflets et flaques
opaques
des temps inattendus

toi interdite

d'azur légère
déjà
au bras des heures limpides

*

sans un mot
tu parles maintenant
et me parlant tu es

par moi
te voilà que je ne puis saisir

sans un mot
je te rends
à ta mort existante

par toi
je suis ton là sans séjour et sans dit

Nicolas Waquet :

Auteur de deux recueils aux éditions Unicité, il est aussi traducteur d'auteurs majeurs de la littérature mondiale.

Joëlle Thienard

Laisser les vagues aller
les rouleaux se jeter
sur le sable
ou retrait
Dans cet abandon fluide
l'amour se cadence
inassouvie promesse
l'écume blanche grésille
Toujours
sous le vent fou

*

La couleur du soir
dorée se penche
La saveur un voile
Apposée sur les hanches
la nuit s'avance.

Joëlle Thienard :

Poète et cinéaste, elle est l'auteur de nombreux scénarii dont un court métrage qu'elle a réalisé.
Elle œuvre au sein de l'association "La pierre et l'oiseau, les amis de Nicolas Dieterlé" qu'elle contribue à faire connaître.

Khaled Miloudi

Texte Comme chaque matin
je me réveille oppressé
de l'intérieur.

Comme chaque matin
la prison abolit les murs
entre l'âme et le corps.

Comme chaque matin
j'oscille entre les larmes
et les cris

le désespoir
et la mort

le pendule
et le pendu

*

Observer la brume
épaisse et dense
avec sa lenteur sûre

descendre, envelopper
derrière sa cape blanche
pour un instant

un instant seulement
la misère qui colle
aux murs de la prison centrale.

*

Ça ne rentrait pas dans leur case
la poésie

c'était pas prévu par la machine
qu'on ait une âme

ils ont bien essayé de nous bâillonner
à l'aide d'une étiquette rouge

et d'une agrafe géante sur la bouche
mais il restait toujours

un cœur à nourrir.

Khaled Miloudi :

Né en 1960, il devient braqueur et passe près de 30 ans en prison. Il y découvre l'écriture qui lui permettra de se reconstruire.
Il intervient auprès des jeunes et des détenus pour témoigner. Il a publié un récit autobiographique, *Les couleurs de l'ombre* en 2022.

Marianne Duriez

Comme avant

Chaque soir quand je me brosse les dents
Du haut du quatorzième étage de ma tour
Je jette un œil à la terrasse du bar d'en bas

Hiver comme été les bières y bruissent
Et les conversations y coulent à flots
Berçant mes insomnies

Je pourrais y plonger moi aussi
Dans ces conversations ambrées
Mais des meurtrières en béton m'en empêchent

Moi je pense au Lampadaire
À sept mille kilomètres de la station Esperanza
À des visas qu'on n'aura pas
Sans parler des frontières et des déserts

Je me dis qu'à la place,
On pourrait peut-être se retrouver
Dans ce bar en bas, que se llama la Cañita

On boirait et on fumerait
- Tant pis si j'ai arrêté
On parlerait encore plus fort que les Espagnols

Ce serait comme avant,
Sans la poussière rouge,
Sans la fumée noire,
Sans les moustiques assassins
Sans la puanteur d'une latrine qui n'est que trou et clou

On aurait des tapas avec nos bières
Sûrement pas assez pour épuiser les révoltes et les pudeurs
Ou peut-être que si, comment savoir ?…

Ce serait comme avant
Sans les impondérables
Sans les lignes de faille
Sans la tristesse

Marianne Duriez :

Elle a une âme de nomade et la littérature au cœur. Elle appartient au cercle littéraire des Têtes brûlées, groupe d'amis et artistes libertaires. Après plusieurs années au Congo, elle vit actuellement à Madrid. Ses textes sont publiés dans diverses revues de poésie.

Bernard Grasset

Haïkus

Hêtres et bouleaux,
Si fraîche coule la source
Au vent des hauteurs.

(Lundi 3 août 2020) (Fontaine fraîche)

*

Soleil vespéral,
Âpre chemin de pierraille,
Sillonner les cimes.

(Mardi 4 août 2020) (Col de Bourbon)

*

Ombres et lumière,
Qui marche dans le silence
Vers la source claire ?

(Mardi 11 août 2020) (Fontaine fraîche)

*

Toits de lauzes et montée,
Des fourmis traversent le sentier,
Nul ne rompt l'été.

(Mercredi 12 août 2020) (Fontainette)

*

Éclaircie des cimes,
Un champ de blé près des ruines,
Vole papillon, vole.

(Samedi 15 août 2020) (St Julien, Château du Tournel)

*

Mont Lozère, brun et vert,
Tant d'heures à marcher ici
Libre et solitaire.

(Dimanche 16 août 2020) (Mont Lozère)

*

Vol de martinets
Au-dessus du cimetière,
Sonne cloche, sonne.

(Lundi 17 août 2020) (Mas-Saint-Étienne-de-Fontaine-fraîche)

Bernard Grasset :

Né en 1958, il vit en Vendée. Il est poète, philosophe et traducteur. Auteur de nombreux recueils, c'est aussi un spécialiste de Pascal dont il a écrit une biographie remarquée.

Cathy Jurado

Mangrove

À Max Partezana

Année zéro des continents et des carcasses

le temps n'est plus une surface géostationnaire

mais une mangrove.

Fétiches perdus dans la géométrie des heures
se percutent des poupées fumeroles
yeux fermés sur la zone-forêt.

— Nous
batraciennes célestes
ayant quitté les marais pour les estuaires de demain
ou les alluvions des deltas
peaux nues et humides
sang-froid

êtres spéculatifs empruntant le chemin qui sourd entre les nuits

devenues nos propres planisphères

nous avançons au-delà des canopées de vos assurances
vers une cité confluente.

Cathy Jurado :

Agrégée de lettres elle anime des ateliers d'écriture.
Elle a publié en revue divers textes de critique d'art, de fiction ou de poésie et un roman.
La littérature est pour elle éminemment politique et interroge le réel.

Henri Le Guen

Relève le silence des mélancolies
qui pleurent
en quête de jours féconds.

Une cantate purifie le royaume

qui offre une existence
appelée à déshériter les épis égoïstes

qui offre une existence
emblavée de visions opalines.

L'âme se lamente
des obus rouges
du vacarme des ténèbres
des larmes crépusculaires.

La lèpre naît du vertige belliqueux
et la cité du poème de la concorde.

*

Le silence est sapinière de l'espoir.

Sa résonance s'inscrit dans la beauté
dont les mots nourrissent les perles du temps.

Il s'attache à embaumer la terre
envahie d'épines
lorsque jaillissent d'austères embruns.

Les abysses limoneux frémissent
parmi les larmes de la lune,

comme une tresse océane
se libérant
d'une destinée trop primitive.

Henri Le Guen :

Originaire de Bretagne, après des études scientifiques à Angers et managériales à Lille, il écrit depuis 1998, date depuis laquelle il a publié une trentaine de recueils dont les derniers chez *Unicité*.

Rachel Hinterlang

Le deuil

Prendre mes mains, écarter le ciel
Crier à l'univers que ma douleur est insurmontable
Envoyer le plus loin possible cette souffrance démentielle
Enfermée dans mon corps, elle est intolérable
Elle n'en fait qu'à sa tête, elle est caractérielle
Fracasser ce chagrin contre un mur du son improbable
Laisser mon cœur hurler à s'en déchirer les parois artérielles
Vociférer des menaces contre cette peine inacceptable
S'arracher la voix et en voir couler des mots gorgés de sang substantiel
Crier, jusqu'à où, jusqu'à quand, jusqu'à en être détestable
Dégrafer un à un les souvenirs collés sur les jours heureux pour survivre à l'essentiel
Ne plus donner signe de vie à son cœur pour supporter l'insupportable
Qu'on me pardonne ces péchés véniels
Mais mon âme est inconsolable

*

L'inspiration

Inspiration, expiration
Le souffle court

Inspiration, réflexion
Les idées accourent

Inspiration, flexion
Les muscles trop lourds

Inspiration, déconnexion
Les neurones en arrière-cour

Rachel Hinterlang:

Elle vit en Alsace et a publié un recueil de nouvelles en 2022 puis de poésie en 2024 avant d'autres projets à venir.

Gabriel Zimmermann

Sœur de ma mère

Sœur de ma mère,
Tu dis que la guerre ne reviendra plus,
Vos parents ont des blessures qui ne sont pas les nôtres,
Dans la cave ils couraient quand sonnaient les sirènes
Mais près de nous des hommes marchent sur les villes,
Brandissent des armes auxquelles ils ont donné un prénom.

Sœur de ma mère,
Au théâtre, quand la cape noire au bec blanc entra,
Tu me rassuras sur le costume du comédien :
Dedans il jouait la peste, un fléau d'autrefois
Mais aujourd'hui les étreintes sont interdites
Et dans la rue les passants sont masqués.

Sœur de ma mère,
L'histoire que tu lisais de la fille perdue sous la pluie,
Quand l'arbre l'aperçoit, il se penche sur elle,
L'abrite de son feuillage, elle s'endort sur son lit de racines
Mais près de nous les forêts deviennent cendre
Et dans les imagiers les troncs ne sont plus dessinés
Avec un sourire.

Sœur de ma mère,
Tu m'as appris des chants de bonté, de clémence,
Chacune un couplet nous récitions devant la famille
Mais autour de nous certains prient pour un ciel en sang,
Égorgent au nom de dieu.

Sœur de ma mère…

Ne m'appelle plus comme une enfant, je suis ta tante, une tante qui vieillit,
Invente moins bien, s'use dans sa douceur.
Ma jeunesse t'a dissimulé la laideur des êtres, des choses.
Tu devines (dans ma voix l'entends-tu ?
Elle ne va plus dans les aigus) tu pressens
Que les adultes sur les petits répandent un nuage
Pour retarder la clairvoyance dans l'horreur.
Tes questions, je ne peux plus les détourner,
La fleur acérée de ton intelligence
Te fait formuler les fracas qui nous cernent,
Tu découvres ce qui est féroce en nous,
Ce qui s'obstine à ne pas aller vers l'amour.
Voilà ma réponse. N'en tremble pas, elle ne cherche pas ta peur
Et mes mots ne sont pas des étrennes sales.
Toi que j'ai portée dès tes premières heures,
Ma nièce au visage qui se trouble,
Prends ces paroles dans leur prévenance d'aînée
Comme autrefois, dans ton cartable, je déposais du gâteau
En cas de faim.

Gabriel Zimmermann :

Né en 1979, il a publié dans plusieurs revues, un recueil de poésie ainsi qu'un recueil de nouvelles et de contes. Il tient aussi un blog, *Ceci n'est pas un blog soporifique sur la littérature*.

Charlotte-Rita

Flotte mon corps

Flotte mon corps
Dans le sillage
Du vent encor
Loin de tout âge

Des armées d'éléments
Éclatent dans mes veines
Explorent chaque instant
Pour oublier la haine

L'air suspendu
Telle l'écume
S'est répandu
En amertume

Le son du violon
Résonne dans ma tête
Se transforme en frelon
Oublieux de la fête

De ce coffret
Au crépuscule
Quand le secret
Pleure incrédule

Arrache mes douleurs
Abandonne mon âme
Où pâlit la couleur
Où s'efface la flamme

Sois aux confins
De notre terre
Suis le chemin
Hors de la guerre

Solitude tu es
Au cœur de mes chimères
Méprise mes excès
Dans ce monde éphémère

Flotte mon corps
Dans le sillage
Du vent encor
Loin de tout âge

Charlotte-Rita :

Depuis 1975, elle joue, dirige un théâtre, donne des cours d'art dramatique, met en scène des pièces d'auteurs dont une soixantaine de ses propres textes. Elle écrit et publie des pièces de théâtre, romans, nouvelles et poèmes.

Sacha Zamka

Vers

à chacun d'apparaître et puis de disparaître
chair on porte le deuil de ses propres ténèbres

le ciel se désagrège on sait pour peu qu'on saigne
on n'a qu'un choix parler ou se mordre les lèvres
hiver printemps été automne se dispersent

on ne sait plus vraiment pourquoi on écrit vers

on existe à regret et on existe à perte

*

Terre

énigme que le vent où le langage règne
on décèle dans l'aube un fragment de promesse

peut-être qu'exister n'est rien d'autre qu'un rêve
l'éternité se dresse et le temps se rebelle
on se tient à jamais seul entre chair et verbe

vivant on appartient quoiqu'on fasse à la terre

*

Rêve

une fois une fois rien au-delà de celle

qui nous est accordée ou qui nous est offerte
on erre sans retour et rien n'enseigne à être
comme un grain de poussière on retourne à soi-même

on se perd en regrets on se perd en tristesses
le ciel se désintègre on s'étend dans les herbes
voué à l'air au feu à l'eau et à la terre

rien enfermé dans rien peut-être qu'on se rêve

Sacha Zamka :

Né en 1995, il voyage après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes.
Il a été publié dans des revues en France, en Belgique et au Canada.

Lydia Padellec

La danse nouvelle

Chaque geste se nourrit de courage
l'espoir rebelle n'est pas vain
nos peaux tatouées d'imaginaire
renaîtront dans l'incendie
d'un monde stérile –
Par la grâce d'un sourire
tendons la main
pour que vibre et circule
l'essaim vital
de la danse
(Matisse avait vu juste !)
pour que vive et s'enivre
l'haleine bleue
de notre planète

Lydia Padellec :

Née en 1976, elle vit en Bretagne. Poète, plasticienne et éditrice de *La Lune bleue*, elle est auteur de plusieurs recueils souvent récompensés.

Rouge orangé

Fine,
petite,
sa silhouette.
Courts,
ses cheveux rouge orangé,
comme le bosquet
qui brûle
entre ses jambes
et au creux de ma vie
où hululent
tous les hiboux de l'amour.
Tu aimes ? Tu vis ?
Oui.

Les heures,
les lits,
les draps rejetés dans tous les sens,
là, ici,
ailleurs,
aux cris du plaisir
et du bonheur.
Les jours,
les nuits,
la mer,
les cieux,
les hiboux…
Tu aimes ? Tu vis toujours ?
Oui.

Le temps…
Oh le temps
qu'on ignore !…
Qu'on comprend brusquement
un jour,
par hasard.
Et elle, toujours là
contre moi…
ses cheveux
rouge orangé
comme le bosquet
qui brûle
entre ses jambes,
et les hiboux qui hululent
de l'amour à l'amour…

La terre,
l'espace,
l'infini…
l'ombre de la mort…
Tu aimes ? Tu vis encore ?
Oui.

Le jour

C'est un jour qui se lève.
C'est l'immense bleu du ciel,
transparent,
qui apparaît…
C'est le haut d'un feuillage
qu'on voit trembler un peu
à travers une fenêtre.
C'est presque un rêve.
Et dans ce bleu immense,
dans cette lumière,
dans cet immense frisson,
c'est tout l'amour du monde
qui s'élève…
qui s'étend…
C'est un mirage infini…
Et c'est la vie…
la vie…
la vie…

Jean-Louis Guitard :

Après des études d'architecture, il se consacre entièrement au dessin et à la peinture dès 1976. Également auteur de textes poétiques, de nouvelles et de pièces de théâtre, de chansons, il n'y a, pour lui, aucune différence entre ces expressions.

Mireille Fargier-Caruso

Fugitif l'instant
à la rondeur de galet

l'haleine du tilleul au crépuscule
et le contact de la feuille de menthe
serrée près du rocher

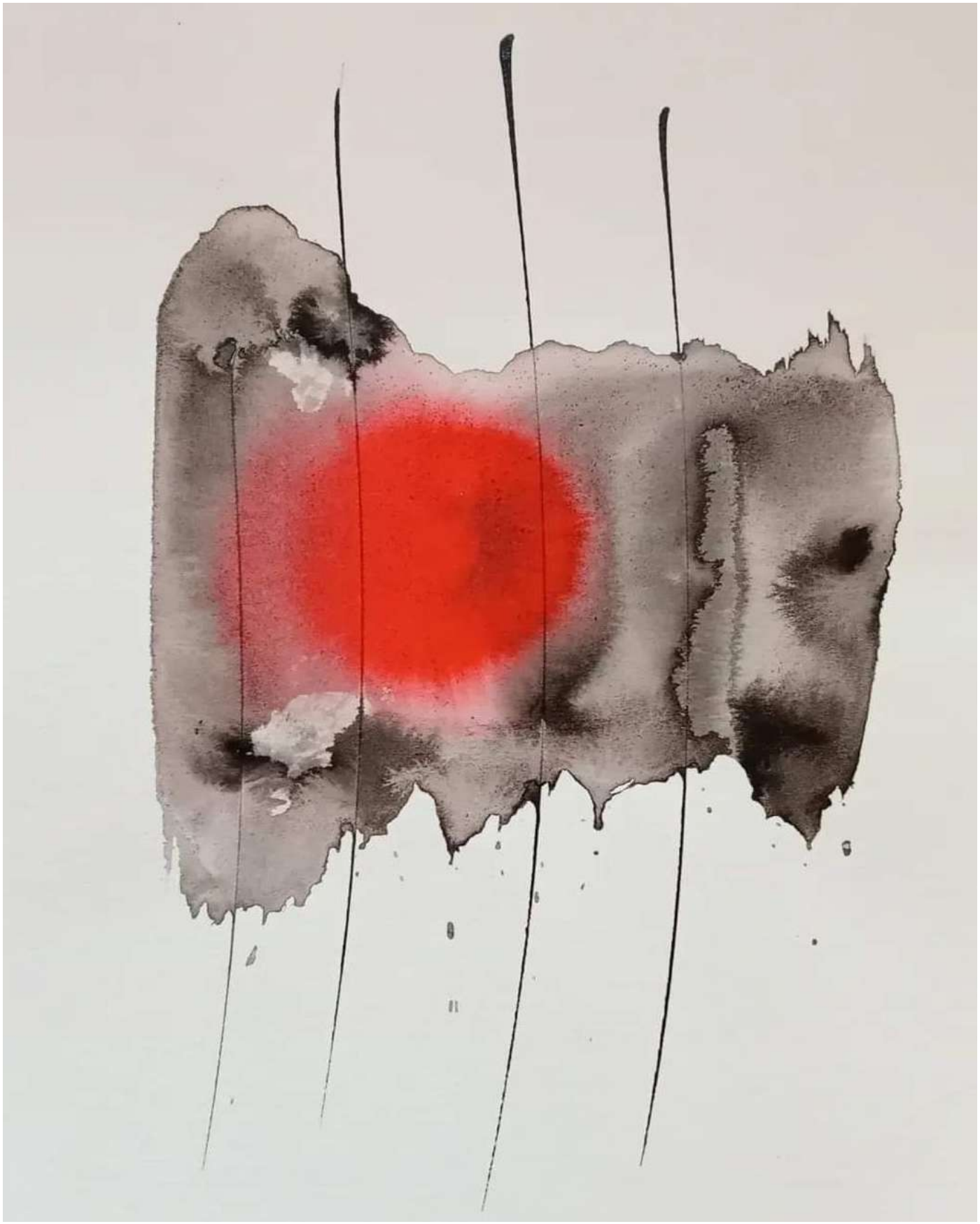
la maison
protégeant de ses murs l'éphémère
le goût d'amande douce de ton premier baiser

aujourd'hui
au bord de la falaise
la mer te dévisage

avec la nuit revient
cette musique d'eau brisée

Mireille Fargier Caruso :

Née en 1946, enseignante en philosophie puis bibliothécaire, elle a publié une quinzaine de recueils et participe à de nombreuses revues ainsi qu'à des anthologies. Elle réalise également des livres d'artistes en collaboration avec des plasticiens.



Encre de Marc Bergère

Frédéric Dechaux

Les confidences de l'enchanteur (extraits)

Nous nous languissons continûment d'une existence sereine. Nous blâmons des routines même peu susceptibles d'accabler, même sans évaluer leurs apports, car nous aspirons au bonheur sans le reconnaître même très proche, d'autant plus acrimonieux que nous menons une existence qui n'apparaît pas nôtre, et demeurons dans une autre qui nous subjugue, et d'autant plus aveugles que nous contemplons celle qui promet tout, et ignorons par entêtement celle qui tient. Cela suggère que la sérénité en réalité ne nous attire pas. Nous ne l'incorporons pas à nos expériences dès lors qu'elle nous indiffère, et quand elle nous semble accessible nous ne tardons pas à la faire fuir. Nous nous plaisons à dénigrer la routine, et préférons gratifier les éléments qui peuplent notre imagination d'une existence que nous pouvons dans une certaine mesure admirer.

Quoique certains se questionnent sur leur préférence. Et ils ne la concevront en rien désunie de la sérénité et de la routine. Nous préférons idéalement la sérénité, mais quand nous la préférons, cela se fait sans en accepter la tendance à se diluer dans la routine. La sérénité ne dure pas longtemps dans notre quotidien. Le bonheur et la sérénité façonnent nos chimères ; les petites routines façonnent notre quotidien. Conséquemment nous ronchonnons un peu, car nous aimons ronchonner, puis en nous appliquant à devenir sage, il semble possible que nous le devenions un peu.

> Quand il se distrait, je l'ennuie ; / quand il s'ennuie, je le distrais / et lui parle régulièrement / pour ne pas qu'il s'imagine / qu'il a une nature imaginaire.

En perçant la quintessence et l'harmonie de l'âme, en reliant chaque particule élémentaire et l'âme en majesté exilée de l'au-delà, mais assez entremêlée avec la source des particules pour réactiver ce qui s'y est endormi, ce grâce à quoi elle a pu renaître, ce qu'elle répandra en rayonnant, annonciatrice d'autres accomplissements, je m'égaille dans l'immensité ou dans une âme par laquelle on se serait senti soulevé vers des étendues prodigieuses et immenses, et qui se délecterait de s'accomplir (ce qu'elle doit) et de la possibilité d'en témoigner. Mais après ça je me demande encore pourquoi on ne s'emploie pas à la découverte des plus splendides dispositions. Je ne perçois aucun intérêt autour de moi pour d'hypothétiques fulgurations. Je les évoque dans la mesure où elles ont jadis jailli en moi. Elles ne me galvanisent que rarement ; mais, malgré cela, ces beaux éclairs, s'étant exposés quant à eux et s'étant signalés par diverses décharges foudroyantes, les ont engendrées et les ont délivrées. Selon moi, je suis supposé y déceler une libération, mais notant néanmoins qu'il demeure surtout la certitude qu'il existe plusieurs interprétations à ce que je perçois, je me suis convaincu que l'Âtman ne serait privé d'aucun attribut sans moi.

Je ne perçois aucun phénomène spectaculaire, et donc rien de saisissant pour autrui. Personne ne goûte de se sentir réduit à sa probable infirmité et ne court après les sarcasmes. Mais je m'en soucie trop peut-être. Personne ne doit s'arrêter à cela. Personne ne doit arrêter le jeu, et j'en perçois d'invisibles dont j'invente les joueurs, et cela reste ce dont personne ne doit s'abstenir.

Quiconque essaiera de peindre en détail les désirs de l'âme risque de ne pas saisir la logique et le contenu des attachements. La logique y relève du je t'aime moi non plus. Gainsbourg. Et le contenu semble incommensurable. Du je t'aime moi non plus, d'autant plus en mouvement qu'on cherche à le stabiliser, émanent différentes vertus, la vivacité, l'agilité, l'ivresse cosmique.

Les gémissements de Birkin, quand bien même ils ne fussent pas devenus si populaires, de ces différentes sortes de vertus ils resteraient parés.

Frédéric Dechaux :

Né en 1968, Frédéric Dechaux est fonctionnaire et il habite à Tours.
Il est membre du collectif tourangeau Babel CALISS (Collectif des Autrices et auteurs du Livre, de l'Image, du Son et de la Scène).
Son prochain recueil s'appellera *Instantanés de plénitude* et paraîtra aux éditions Douro.

Alix Lerman Enriquez

Grâce

Danse avec les loups dans la nuit bleue,
regarde les étoiles s'accrocher au noir du ciel,
aux branches des glycines qui courent
sur le crépi des maisons violettes.

Regarde la rivière, sa grâce bleuie
au-dessus d'un silence d'avril,
au-dessus des poissons-vif-argent.

Regarde les fleurs roses et blanches
des marronniers qui font des pas de danse,
secouent gracieusement leurs hampes boursouflées
de vent et de soleil et du cri des oiseaux au-dessus de l'eau blême.

Danse avec les oiseaux qui viennent becqueter aux creux de ta main,
qui s'en vont, hirondelles blessées de soleil et de soie.

Hurle avec ces messagers du ciel,
chante avec eux la grâce du monde
avant sa chute dans le la suie noire et le feu.

Alix Lerman Enriquez :

Née en 1972, elle vit à Strasbourg. Titulaire d'un doctorat de philosophie du droit, l'auteure a déjà publié une quinzaine de recueils de poésie.
Elle est également l'auteure de proses poétiques et anime elle-même deux blogs poétiques.

Pascal Hermouet

Traces nahuatl

D'une colline à une autre,
je rencontre souvent des chamanes.
Toutes me murmurent à l'oreille la légende des cinq astres.

Quand le premier foyer surgit après l'orage,
le second fait jaillir la lave qui nourrit l'agave,
puis le troisième sème cent champs de maïs.
Le quatrième grave alors une frontière de couleur bistre.
Enfin, le cinquième féconde le sang noir des chasseurs.

D'une rivière à une autre,
je retrouve parfois des traces nahuatl
de canoés et d'arcs richement décorés.

Je marche, je m'allège, je m'apaise.
Je chemine depuis sept jours et sept nuits.
Au huitième jour, les flèches du levant dévoilent une lagune étoilée,
riche de miroirs flottants et de jardins sauvages.
Vision de l'aube de l'humanité,
anabase fleurie d'un paradis.

Pascal Hermouet :

Né en 1966, il vit actuellement à Paris. Après des études d'espagnol et de lettres, il a enseigné le français langue étrangère au Mexique. Il est également traducteur.
Il est l'auteur de huit recueils de poésie dont le dernier ***Radiance*** paraît aux éditions Radiance en 2024.

Marie-José Pascal

Le langage des pierres

Qui connaît à présent le langage des pierres ?
Si ce n'est l'artiste qui devine sous leur dureté
Et leur tranchant apparent, la main patiente
Des hommes édifiant de fines dentelles
Au fronton des cathédrales.
Qui sait les larmes versées et le sang répandu
Pour qu'un cœur de chair épouse le rythme des grandes orgues
Les pierres ne cessent de raconter leur histoire
De vie et de mort.
Écoutons-les vibrer à travers les cantiques
Qui traversent les siècles !

*

Ne se brise que le miroir

Ne se brise que le miroir
Et le reflet des jours sans tain,
Les mots même ébréchés
Vibrent de puissance et de volupté
Sève inouïe qui lentement s'écoule
Alternant la douceur des matins au réveil
Avec la foudre des orages qui laisse éclater
en salves d'argent, la colère insensée des hommes.
Ne se brise que le miroir, les mots même altérés
Transportent une charge d'amour,
Forteresse d'airain que rien ne peut atteindre,
Les mots à vif volent au secours de nos cœurs mal menés.

*

Il fallut

Il fallut mordre longuement la poussière
Des chemins, balayer bien des rêves
À peine esquissés, recueillir patiemment
Les miettes d'un bonheur rompu tel le pain quotidien
Il fallut les étreintes passionnées de l'instant
Pour nourrir des souvenirs de feu
Et les adieux fébriles qui nous brisent à l'instar des statuettes
D'argile, il fallut se modeler aux fantaisies du temps
Qui nous tient sous sa coupe vermeille et même plus
Encore pour bâtir une histoire aussi solide que les murs
D'une maison, une histoire humaine capable de résister
Aux flots éprouvants du malheur.

Marie-José Pascal :

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence. Elle est l'auteur de plusieurs recueils, dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

Jad Seif

Un homme seul. Tout autour de lui le vide infini. Des milliards d'années-lumière d'obscurité. Il regarde devant lui. Immobile. Enguenillé. Chapeau melon troué. Il lui manque une chaussure. Il est vieux. Ou peut-être seulement fatigué. Mentalement cassé. Son corps est lourd, empâté. Sa face est une grimace. Un clochard, qu'ils diront. Ils sont cachés dans la nuit. Depuis leur siège, ils le scrutent, ils le jugent. Et lui, dans l'infini de la nuit, visible à eux tous qui le dévorent, qui le jugent, il parle. Chaque phrase est pesante. Entre chaque phrase le silence s'insinue. Ce n'est pas qu'il hésite. Surtout c'est de la fatigue. On se mesure. On se surveille. Il faut aller de l'avant. Mais ça nous paraît insurmontable. On s'accroche. On parle. Pour ne pas s'arrêter. Pas encore.

*

On étouffe dans ce maudit corps. Dans cette épave rouillée. Brisée. Cabossée. Ma galère à moi. Toi, corps que je traîne depuis que je subis la vie, je t'aime, oui je t'aime, mais parfois, c'est compliqué. Ça me pèse. Ça m'écrase. Ça m'envahit. Nous avons enfoui dans cet amas de chair tout ce qui nous est passé dessus de ressentiment, d'angoisses et de douleur, et un peu des rêves évanouis qui nous servaient de boussole. Errants, sans joie, nous marchons de guingois. Où aller ? Nos jambes flanchent. Ça bourdonne là-dedans. Et impuissants, nous traînons ce maudit corps sur le dos. Corps risible. Corps nuisible. Corps monstrueux. Corps repoussant. J'ai vu dans tant de regards le dépit. Dans leurs yeux comme la lueur du cauchemar. Nous nous imaginons libres. Portés par notre seule volonté. Il décide pour nous, le sagouin. Il nous enchaîne à ses besoins. À ses demandes. Nos pensées. Elles dansent. Vont où nous ne voulons pas aller. Elles nous échappent. Elles nous mènent en bateau. Nous sommes forcés de les suivre. Tantôt c'est la colère. Tantôt la tristesse. Puis le dégoût. Dégoût de tout. Envie de me foutre en l'air. Puis la joie revient. Un filet de joie. Assez pour continuer. Encore un peu. Que ça ne cesse pas encore. Nous sommes les spectateurs d'une comédie qui s'écrit sans nous. Noyés dans l'amas de chair qui nous sert de devanture, nous nous agitons pour ne pas couler.

Jad Seif :

Il se dit " auteur à la recherche de quelque chose. Ses textes se sont souvent perdus. Sa bibliographie est à bout de souffle."

Mireille Podchlebnik

Palpitations

Dans un battement
assourdissant
soudain
le cœur s'affole
palpitations
nimbées de désespoir
à l'idée d'une mort
sournoise
qui guette sa proie

Pulsations anarchiques
incontrôlables
en miroir du désordre
ambiant

Une cacophonie primitive
que l'on voudrait éteindre
dans l'oubli
des lendemains

Mais le doute s'installe
on ne peut rien
contre la violence du temps
et l'incertitude
semée sur le chemin

Mireille Podchlebnik :

Née en 1956, médecin de formation, elle se partage entre écriture poétique et travail de recherche historique et généalogique sur sa famille.
Elle a publié plus de 10 recueils.
On peut la retrouver sur son blog : http://jasmineschwarz.blogspot.com

Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue LIBRES MOTS. Le premier numéro sera à paraître en mars avec le printemps.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

Le Capital des Mots
Association de poésie fondée en 2015

Internet : https://www. lecapitaldesmots.fr

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@pekaplume.fr

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson

94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854